

Georges

HENEIN

Préfaces de Yves Bonnefoy et Berto Farhi **ŒUVRES**



DENOËL

Extrait de la publication

Né au Caire en 1914, Georges Henein est issu de la haute bourgeoisie copte. De mère italienne, il est élevé dans un milieu à la fois francophone et francophile. Après Bruxelles, Madrid et Rome, sa famille s'installe en France à partir de 1930.

Le retour au Caire en 1933 inaugure une période d'une grande richesse et porte déjà la marque de son originalité : chroniqueur et billettiste hors pair, il publie ses premiers poèmes et récits, et fait paraître en 1935 un premier volume, *Le Rappel à l'ordure*.

Il est en contact dès 1936 avec André Breton, qu'il rencontrera lors d'un séjour à Paris, et dresse dès 1937 un « Bilan du mouvement surréaliste » à la fois enthousiaste et indépendant, tandis que José Corti publie à Paris, en 1938, une plaquette de ses poèmes, *Déraison d'être*. Dès 1939 en effet, il participe activement au mouvement cairote Art et Liberté, revendiquant pour sa part la dignité politique de « L'intellectuel dans la mêlée » et l'exigence d'une rupture esthétique (« Vive l'art dégénéré ! »), comme il contribue à la publication animée par Henri Curiel (*Don Quichotte*, journal francophone). Dès 1944 Henein en appelle à « Une conscience sacrilège » critique aussi bien sur le plan politique que sur les postures de l'art ou de l'écriture de son temps. Son amitié avec Henri Calet et sa passion pour Malraux, Jules Romains ou le premier Céline le conduisent à des réflexions d'une grande clairvoyance sur l'avenir du roman et la modernité littéraire.

Henein, qui prend part aux entreprises du surréalisme de l'après-guerre (*Troisième convoi* ou l'enquête du *Savoir-vivre* en 1946), fonde avec quelques amis des Cahiers de création et de critique (*La Part du sable*), et publie dans la presse francophone égyptienne des années cinquante une suite brillante

.../...

Œuvres

Georges Henein

Œuvres

Poèmes, récits,
essais, articles et pamphlets

Georges Henein désormais
par Yves Bonnefoy

Avant-partir
par Berto Farhi

*Édition établie par Pierre Vilar,
avec la collaboration de Marc Kober et Daniel Lançon*

DENOËL

**OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE**

© *Catherine Farbi*
© *Éditions Denoël, 2006*

REMERCIEMENTS

Cette édition n'aurait pas vu le jour sans la volonté patiente d'Olivier Rubinstein et l'amicale confiance de Berto Farhi, ami de l'auteur et son ayant droit, ainsi que le soutien d'Yves Bonnefoy, dans la constance d'une amitié portée à l'œuvre autant qu'à l'homme.

Beaucoup de ceux qui ces dernières années — avec une application souvent fervente — avaient travaillé à maintenir la mémoire de ces écrits et à en rassembler les traces et l'interprétation, ont généreusement contribué à ce qu'ils paraissent enfin sous une même couverture. Le coordonnateur de l'édition doit beaucoup à l'écrivain Nicolas Fargues, lecteur pionnier et premier bibliographe de Henein : il nous a transmis avec une parfaite générosité l'intégralité de ce qu'il a pu rassembler de documents, de sources et de repères. Que soient ici saluées sa fidélité et son attention désintéressée à cette œuvre. Sans ces documents, il n'aurait pas été possible de réunir un ensemble aussi complet.

Merci à Daniel Lançon et Marc Kober, lecteurs et commentateurs de Henein, pour leur patience et leur adaptation aux contraintes matérielles de ce recueil. À Pascale Roux, dans l'attente de lire sa thèse consacrée aux essais de Henein, toute ma reconnaissance pour ses rectifications, ses relectures et sa disponibilité, et pour la communication du dernier état de ses travaux de recherche, dont la biobibliographie tient compte.

Pour leur amitié et leur soutien actif à cette édition, merci à Léon Aichelbaum, Pierre Bravo Gala et Jean-Yves Lacroix.

P. V.

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Nous avons choisi de privilégier la lecture des écrits de Henein, en réduisant au plus simple — les références de la publication — l'appareil critique initialement prévu : devant la masse des inédits et l'intérêt extrême de textes oubliés ou inaccessibles, il a paru préférable de rassembler ici l'intégralité des poèmes et des récits connus à ce jour, et de procéder à un choix largement représentatif des essais et articles.

Le lecteur pourra donc découvrir ou redécouvrir dans les trois parties de ce volume, classés par ordre chronologique, les textes initialement parus principalement dans *Le Rappel à l'ordure* (Le Caire, 1935), *Déraisons d'être* (Paris, Corti, 1938), *Un temps de petite fille* (Paris, Minuit, 1947), *L'Incompatible* (Le Caire, La Part du sable, 1949), *Deux effigies* (Le Caire, La Part du sable, 1953), *Le Seuil interdit* (Paris, Mercure de France, 1956), ainsi que les contributions de Henein à la *Petite Encyclopédie politique* des éditions du Seuil (Paris, 1969) ; s'y ajoutent les pamphlets et catalogues de *Pour une conscience sacrilège* (Le Caire, Masses, 1944), *Qui est Monsieur Aragon ?* (Le Caire, Masses, 1944), *Prestige de la terreur* (Le Caire, Masses, 1945), *Philippe Labarthe* (Bruxelles, 1970), ainsi que quelques préfaces.

De fait, cette édition des *Œuvres* comprend l'ensemble des textes réunis en volume après la mort de l'auteur (*Notes sur un pays inutile*, Éditions Puyraimond, 1978 ; *Deux effigies*, Éditions Puyraimond, 1978 ; *La Force de saluer*, Éditions de La Différence, 1978), ainsi que les diverses plaquettes rassemblant des fragments, des proses éparses ou des compilations d'articles critiques.

Le cas particulier de *L'Esprit frappeur* (Paris, Éditions Encre, 1980), sous-titré « Carnets 1940-1973 », appelait une décision éditoriale : ces fragments, extraits d'articles, de notes et de correspondances, représentaient en réalité un remontage posthume, souvent saisissant, de morceaux choisis prélevés dans l'œuvre critique, polémique ou poétique de Henein, et ne relevaient pas, *stricto sensu*, de carnets d'auteur. Plutôt que de procéder à une réédition par définition redondante, nous avons préféré les laisser dans le contexte originel de leur publication, au fil des chroniques, des amitiés et des détours de l'écriture. Ces pépites se trouvent toutes dans les pages qui suivent, mais tout le filon les entoure en l'état.

Pour autant, c'est une quantité importante de textes inédits en volume que l'on trouvera rassemblés dans la troisième partie de ces œuvres. Articles et chroniques de presse pour la plupart, ils ont paru dans des périodiques égyptiens ou français, essentiellement. C'est la première fois qu'ils sont rendus disponibles dans l'ordre chronologique de leur parution, depuis les années 30 (*Un effort, Don Quichotte*, au Caire) jusqu'aux années 60 et 70 (*Jeune Afrique, L'Express...*) en passant par ces précieux témoignages d'une francophonie vivante et active dans les années 40 et 50, les quotidiens, hebdomadaires et périodiques égyptiens *La Bourse égyptienne, L'Égypte nouvelle, Loisirs, Valeurs, Carrefours*, etc.

Il n'a pas été possible, à de rares exceptions près, de consulter des manuscrits et des dactylogrammes originaux, et on s'en est tenu aux versions publiées, en tenant compte éventuellement des variantes dans le cas de rééditions successives.

Le lecteur trouvera, en fin de volume, une biobibliographie détaillée, qui permet de situer année après année l'œuvre de Henein dans ses parages historiques et son réseau d'amitiés ou de solidarités, et de se repérer dans la géographie ouverte de ses périples entre les rives de la Méditerranée.

GEORGES HENEIN, DÉSORMAIS

par Yves Bonnefoy

Je remercie Pierre Vilar, Marc Kober et Daniel Lançon d'avoir mené à bien cet ouvrage qui répond au désir que nous fûmes quelques-uns à éprouver dès la mort de Georges Henein, craignant alors que cette fin prématurée et la dispersion de son œuvre ne fussent que le début d'une autre disparition. Désir que les divers aspects de cette œuvre si singulière, si facile à interpréter de façon inexacte ou tendancieuse, soient révélés à ceux qui pourraient s'y attacher, s'en nourrir. Désir aussi, je le dirai sans attendre, de faire de l'exemple de cet écrivain la preuve que des recherches qui sont d'abord et véritablement poésie peuvent avoir une visée et une portée sociales, en dernier ressort politiques.

Dans ce volume, qui n'est aujourd'hui encore qu'un choix de textes, mais très ample et fidèle à la pluralité des intentions et des ressources de notre ami, le lecteur pourra découvrir, en effet, non seulement des récits et des poèmes mais les réflexions incessantes d'une intelligence frondeuse, qui met en question les principes et les valeurs apparemment les mieux établis. Et entre ces deux soucis si différents au premier regard, poésie mais aussi approche critique de la société et des mœurs, ce lecteur aura maintenant tout loisir de relever tout un jeu d'échanges et de stimulation réciproque qui éclairera cette relation — entre liberté d'écriture et exercice lucide de la pensée — que l'on sait mal reconnaître chez les poètes alors pourtant qu'elle est chez nombre d'entre eux fondamentale.

Georges Henein ? C'était d'abord, du côté des poèmes comme il aimait en écrire, rapidement, ironiquement, et sans grand intérêt pour leur destinée après la première publication, une invention intrépidement vouée à sa seule cause : images incessamment fugitives, figures comme perdues dans les plis légèrement agités de voilages dans la lumière, contrées de bien ailleurs que sur terre, et, assez vite, peu d'allu-

sions aux événements ou aux circonstances de l'histoire contemporaine. Mais ce poète si résolument attaché aux privilèges de l'écriture publiait aussi, dans des journaux, des hebdomadaires, c'est-à-dire pour des lecteurs indifférents à la poésie, des réflexions sur le fait social, sur les livres récents, sur les diverses péripéties, en France, en Europe, du débat philosophique ou moral de ces années confuses de l'immédiat après-guerre. Ce furent ainsi les billets qu'il donna à *La Bourse égyptienne*, qui avait une page littéraire. De ceux-ci pour ma part je connaissais l'existence, parce que Georges ajoutait de temps en temps à ses belles lettres enjouées telle ou telle de ces chroniques qu'il estimait qui pouvait nous intéresser, souvent à propos d'un événement parisien : un morceau de journal alors découpé aux ciseaux, plié en quatre, commençant presque à jaunir. Mais le plus grand nombre en était resté inconnu de ses amis à Paris, et aussitôt parues elles avaient été oubliées en Égypte même, leur auteur lui-même n'y pensait plus. Il a fallu l'opiniâtreté et la diligence de Daniel Lançon et de Nicolas Fargues dépouillant la presse du Caire pour les retrouver et les réunir, et en révéler, entre autres aspects, le courage.

Le courage, car l'époque où furent écrites ces pages toujours irrespectueuses, parfois acerbes, ne manqua pas d'heures de tension et même d'affrontement dans le rapport entre les deux ou trois civilisations dont Georges Henein aimait à se réclamer, lui qui était d'ascendance copte et italienne bien que de culture surtout française, mais ne se sentait pas moins solidaire de cette terre arabophone où il vivait et qu'il voyait vivre. Se référer à la France, fût-ce sous le signe de la philosophie des Lumières, faire valoir quelque aspect caractéristique, quelque vertu de la société française, cela n'allait pas sans risque, ne serait-ce que d'incompréhension de la part de proches, au moment de l'affaire de Suez, quand le comportement de notre pays était condamné par l'opinion égyptienne d'une façon tout de même assez méritée.

Ce n'était pas dans ces circonstances en fait de plus en plus fréquemment défavorables qu'on pouvait bien apprécier l'équanimité de ce visiteur des deux rives. Au mieux on ne l'écoutait pas, et ceux qui prêtèrent attention à lui dans ces années-là ne furent que les personnes avec lesquelles, soit au Caire soit à Paris ou à Rome, il s'était lié d'une amitié véritable. Ces quelques-uns recevaient de lui, de temps en temps, offerte comme à la dérobée, Georges parlant déjà d'autre chose, une plaquette éditée par La Part du sable. Et ce n'était que de ces écrits, poèmes ou brefs récits ou essais, qu'ils gardaient mémoire. Peut-être avaient-ils médité vers 1947 les réserves d'Henein, sortant d'une réunion de la place Blanche, sur l'avenir que Breton cherchait encore à donner au surréalisme, mais peu d'entre eux allaient plus avant dans

l'appréciation de cet être si spontanément affectueux qui — Ikbal, dite Boula, aidant, sa compagne, et la douceur des soirées d'été de la rive gauche — ne semblait pas désireux des conversations trop sévères, des discussions trop âprement et trop longtemps soutenues.

Le lecteur qui en France cherchait à prendre conscience de Georges Henein ne le connaissait donc que bien mal, il n'y a guère plus d'une dizaine d'années encore. Ne sachant de lui que trois ou quatre minces volumes, repris par de petits éditeurs de façon jamais cohérente, ils le prenaient pour un de ces écrivains que l'on dit mineurs, moins pour l'insuffisance de leurs moyens que pour le peu d'ampleur de leur ambition. Un amateur, comme on dit, jugement qui semblait confirmé par l'appartenance de Georges et de ses ombres de personnages à une société plutôt riche, un marginal dans le siècle, un ami du bizarre et du raréfié. Ce jugement est à réviser, et maintenant il peut l'être.

Ce sera en lisant de plus nombreux textes, mais aussi en lisant autrement, dans une lumière nouvelle, ceux que l'on avait déjà rencontrés de façon mal informée ou distraite. Par exemple, on pourra comprendre que la légère ironie qui caractérise Henein dans son rapport à sa poésie ne livre son sens que dans ce contexte plus large, où d'autres façons de l'être social étaient aussi interrogées et jugées, et non sans qu'il leur reconnût quelquefois, et avec plaisir, une raison d'être et de la valeur. Bien loin de la littérature et de ceux qui la pratiquaient trop assidûment, Georges appréciait beaucoup, par exemple, la vie populaire romaine, sa franchise, sa liberté, sa bonne humeur sur fond de mélancolie. C'est de cette capacité à percevoir la qualité propre, et irremplaçable, de ces manifestations le plus courageusement — oui, ce mot encore — détendues de l'exister quotidien qu'il tenait son scepticisme à l'égard d'entreprises qui se réclamaient un peu trop des seules aspirations de l'intellect ; et son peu de respect pour un nombre non négligeable des notoriétés de son siècle.

Jamais sarcastique pourtant, cette parole de Georges Henein. Chez cet observateur du devenir historique mais aussi des cent actes divers de la comédie humaine, la réserve qu'il éprouvait devant sa propre ambition et la causticité de son jugement sur celles de beaucoup d'autres allaient, si je puis dire, du même pas ; et c'était moins une indignation de polémiste — d'autant plus véhément que vraisemblablement décidé à ne rien savoir de soi-même — qu'une même et seule attention à l'illusoire ou au chimérique, dont Georges craignait, il me semble par-dessus tout, qu'ils ne s'infiltrassent dans sa pensée : si bien qu'il estimait nécessaire de ne jamais tout à fait prendre au sérieux celle-ci. Une ironie

de combat, entretenue par l'autocritique. Non celle qui porte sur les personnes, comme la raillerie blessante des courtisans, mais celle qui observe les façons d'être. Et proposée au lecteur comme l'instrument dont celui-ci pourrait se servir à son tour pour la connaissance de soi, en dépit des pièges que tendent les idéologues et autres sortes de prédateurs. De ces derniers, toujours en chasse à travers les siècles, Henein ayant bien vu les méfaits du haut de son balcon égyptien qui donnait sur l'empire d'Alexandre autant que sur les croisades, sur Fachoda autant que sur d'ultimes manœuvres colonialistes.

Cet esprit de veille, et son désir de lui trouver des alliés, c'était lui qui, dès les années 30, avait incité le jeune Égyptien venu étudier à Paris à s'intéresser à ce groupe surréaliste qui, tout comme lui le voulait déjà pour soi, était l'exercice simultané d'une invention poétique et d'une pensée politique : cherchant à savoir pourquoi le « changer la vie » de Rimbaud et le « transformer le monde » de Marx se devaient de rester solidaires chacun de l'autre, sous peine de n'aboutir qu'à deux irréparables désastres. Avec ce projet en esprit le surréalisme ne pouvait que paraître à Henein foncièrement véridique, et bien attirant, toutefois son intelligence claire n'en remarqua pas moins les insuffisances philosophiques qui grevaient dans les livres d'André Breton leurs intuitions les plus fortes ; et sans aller jusqu'à des polémiques ouvertes — car peut-être était-il un peu paresseux — il ne se garda pas moins à quelque distance des enthousiasmes successifs qui agitèrent les nouveaux disciples de l'auteur d'*Arcane 17* rentré des États-Unis. À l'égard de ce dernier Henein fit montre, sincèrement, d'un attachement durable, avec toujours un peu de déférence courtoise. Mais c'était sans complaisance pour ses nombreuses lubies.

Du surréalisme, je serais tenté de dire que Georges Henein le déprovincialisa, ou du moins tenta de le faire. Bien surprenante, dans le nouvel univers inauguré poétiquement dès les années 10 par Apollinaire avec *Zone*, et presque aussitôt après par l'internationalisme déterminé et actif des dadaïstes, était la façon dont Breton associait dans sa vie quotidienne autant que dans sa pensée — dans sa vie dont il faisait sa pensée — les hardiesses les plus louables et toutes sortes de préjugés. Il sut dire non à la fois au nazisme et aux staliniens, mais il ne bougeait guère de France, n'alla jamais, que je sache, ni en Italie ni en Angleterre ni nulle part en Europe, sinon quelques jours à Prague et une visite aux îles Canaries, où l'avaient conduit les intérêts d'une exposition. Et quand il eut fait son voyage au Mexique puis trouvé refuge à New York pour la durée de la guerre, sans d'ailleurs rien daigner apprendre de la langue de ses voisins, il reprit à Paris et quelques lieux de campagne ses habitudes de sédentaire. C'est vrai qu'il voyageait autrement. Mais dans ses

affections poétiques il s'était attaché une fois pour toutes au romantisme allemand, il ne comprit ni Wordsworth ni Keats ni Leopardi, et soit avant soit après le conflit mondial, quand c'était pourtant de la plus grande nécessité, il n'était donc guère armé pour l'échange qui aurait dû commencer, pour préparer l'avenir, entre les diverses pensées de la planète.

Georges Henein, en revanche, toujours çà ou là entre l'Italie, la France, l'Égypte, même la Grèce où il vécut, où il travailla, aimait comparer les civilisations et parler les langues. Copte francophone depuis l'enfance, il s'était mis de bonne heure à l'étude de l'arabe, l'arabe était aussi la langue d'Ikbal, bien que sa vieille famille à elle fût un peu turque et qu'elle parlât un français superbe avec un emportement passionné. Et le pays de Georges, ce n'était donc pas celui des surréalistes, mais Cavafy, Seféris, Italo Svevo, Kafka, ç'aurait été Pessoa s'il l'avait connu, et c'étaient aussi la sagesse antique — stoïcisme ou épicurisme, l'un éclairant et renforçant l'autre — et cette Italie de la Renaissance et de toujours dont Breton ne voulait absolument rien recevoir. Une expérience multiple, la meilleure occasion possible pour accéder à l'unité sous-jacente, et qui permettait à notre ami de comprendre que ce qu'il fallait à la poésie de notre époque, pour peu qu'elle prétendît encore à « changer la vie », c'était le savoir de l'inconscient, oui, certes, une pratique qui changerait le regard, et les mœurs, en se faisant écriture, comme Breton le pensait : mais c'était tout autant une mise en rapport des grands aspects de la longue recherche humaine, orientale aussi bien qu'occidentale. Comment se pouvait-il que ces surréalistes amis du rêve et capables de plonger leurs yeux dans la nuit — au moins le prétendaient-ils — fussent moins attirés par la Méditerranée antique, cet hellénisme en profondeur si nocturne, cette Rome tardive agitée de si surprenants syncrétismes, que par les arts de l'Océanie ou de l'Afrique ? N'était-ce pas la preuve que « l'fracassable noyau de nuit » restait tout de même un peu chez ces poètes une affirmation sans programme sérieux d'exploration anthropologique ou philosophique ? La vraie poésie se cherchait alors à l'École des Hautes Études.

Georges, lui, aimait dire, en souriant il est vrai, qu'il eût aimé vivre dans l'intemporalité lumineuse d'une Patras fin de siècle, voire de quelque ancienne colonie portugaise, figée dans ses protocoles, ce qui ne semble pas signifier beaucoup de pensée plurielle ou moderne, mais il faut comprendre que c'était là rêver d'une situation d'écoute, par le dedans, de tout un passé du monde dont les cérémonies, les mythes, les rites, ne sont plus aujourd'hui audibles que dans un silence gagné sur bien des clameurs de nos idéologies, de nos prétendues vérités, alors qu'il y avait là de quoi nourrir la pensée qui veut méditer quelque équi-

libre plus vrai dans la conscience de soi, et par exemple poser à neuf la question que j'ai au passage évoquée plus haut, et qui était si naturellement le souci de Georges : Épicure, les stoïciens, et comment et pourquoi il y a tant d'intimité implicite entre ces deux façons d'être. La dialectique hégélienne, dont Breton se disait épris, n'est-elle pas que l'oubli d'autres dialectiques, elles non des concepts mais des perceptions, des gestes, des sentiments ? Et ne faudrait-il pas s'abreuver ainsi, quitte à le faire aussi à la philosophie des Lumières ? Henein, en tout cas, suggérait un décroissement sans ostentation qui aurait fort bien pu, si on avait su le comprendre, aider les surréalistes de 1947 à trouver un nouveau souffle. Ce ne fut pas le cas, d'autant que sa contribution à la rédaction d'un manifeste nouveau — à la veille de l'exposition de 1947 révue par Breton fondatrice — ne fut sans doute pas suffisamment réfléchi ni assurée de son droit. Une occasion manquée qu'il put regretter par la suite.

Et j'en viens ainsi à penser, écrivant ces dernières lignes, que ce côtoiement de Breton qui n'alla donc pas à échange vraiment profond fut une des causes du changement qui se fit chez Georges Henein, quand il se mit à travailler régulièrement, dans l'équipe de *Jeune Afrique* et même, plus tard, de *L'Express*, pour une presse d'information et de réflexion aux problèmes de l'actualité immédiate : tout autre chose, cela, que les considérations sans responsabilités ni contraintes de ses billets égyptiens. Il est vrai qu'il avait fallu que Georges et Ikbal prisent vers 1957 la décision de quitter l'Égypte, ce qui demandait que Georges trouvât du sens à prendre un métier de plus de sérieux, mais aussi plus accaparant, que le fort vague emploi qui l'avait gardé l'esprit libre entre son pays et Athènes. Et dans le journalisme à Paris son travail fut en effet absorbant, pénible, et sa fatigue fréquente, ce qui le détourna des habitudes du temps oisif tout en l'aidant à combattre la mauvaise conscience qui inquiétait celles-ci.

Mais peut-être aussi avait-il été déçu des façons dont le surréalisme avait cherché à se faire action collective, peut-être même en était-il venu à penser que ce que je disais le provincialisme d'André Breton était quelque chose d'inhérent à tout effort de la poésie — en tout cas en France et en cette époque — pour se dégager des *a priori* et des préjugés d'une œuvre en cours d'élaboration, c'est-à-dire fermée sur soi, si ample soit-elle, par son intensité même. Et ainsi son ironie plutôt optimiste et allègre des années du Caire et de *La Bourse égyptienne* se serait-elle muée en désenchantement, non sans alors beaucoup de tristesse.

Il n'était pas de ceux qui auraient avoué cette tristesse, qui se seraient

plaints de quoi que ce soit aux autres, l'épicurisme chez lui était trop naturellement un stoïcisme, un mot que je n'hésiterai pas à employer dans son cas puisque ses dernières années vinrent inusuellement vite et que nous le vîmes en supporter les souffrances avec la même grâce souriante que celle des temps plus heureux. Malgré tout, quelques-uns, nous regrettions qu'il quittât la scène ainsi persuadé de l'inutilité de ce qu'il avait pu être, du temps qu'il cherchait à voir au-delà du jour-après-jour de l'information politique.

Mais voici maintenant qu'avec cette édition de ses œuvres — à laquelle il ne songea pas, il n'eût pas même pensé qu'elle fût possible — nous aurions, serait-il parmi nous encore, de quoi dire non à son inquiétude. Car ce qui n'avait pu jadis être perçu dans les litotes et demi-teintes d'une trop discrète présence, le voici rendu à notre attention par ce rassemblement de textes de poésie et de réflexion mêlées, où la pensée est de ce fait même assurément plus lisible, en sa pertinence — en son actualité aussi, au moins je veux le penser. La double postulation qui agitait Breton dans les années 30 quand il s'adressait à la fois — « changer la vie », « transformer le monde » — à Rimbaud et à Marx, et qui réclama encore vers 1968, est-elle, en effet, dépourvue de sens aujourd'hui, en tout cas d'attrait, je ne crois pas. Si bien que de jeunes lecteurs devraient bien, et pourraient, prendre intérêt à ce Georges Henein qui fut pendant quelques années leur prédécesseur en espérance, espérons-le aussi en esprit critique. Tenant la balance égale entre poésie et pensée sociale avant, comme il le fit, de passer sans se retourner parmi les ombres.

AVANT-PARTIR

par Berto Farhi

« Mais moi ?... Je suis le troubadour
du silence, celui qui amplifie la gêne
humaine, le poète de la grande disette,
l'inutilement allusif dont on ne sait
plus à quoi il se réfère... »

« Le chagrin fut ma Béatrice. »

G. H.

Il y avait des roses sur un cercueil autour duquel s'étaient retrouvés en ce matin de juillet 1973, à Roissy-Charles-de-Gaulle, quelques journalistes et des écrivains descendus en marche du Lagarde et Michard du *xx^e* siècle. « À quoi, demandera Jacques Derogy, faussement naïf, ce même jour sur on ne sait quelle radio, correspondent ces coude-à-coude un peu mêlés et à cette heure dans un aéroport ? » S'agissait-il pour les uns et les autres du même mort ? N'y avait-il pas erreur sur la personne ? « La question méritait d'être posée. » On y était encore que le cercueil s'était envolé à tire-d'aile vers d'autres soleils.

Georges Henein n'aurait pas rêvé de plus beau départ. Il l'avait dit à vingt ans dans un texte sur le culte de l'impersonnalité : il aurait préféré être découvert, un jour par hasard, chez un bouquiniste des quais de Seine par un lecteur étonné qui n'en aurait jamais entendu parler. Un écrivain pour lui était deux hommes en un, l'autre masqué, la plume à la main. Je le revois plus de trente ans après sa mort, à la veille peut-être de la mienne, cravate dénouée, élégant dans un costume trois pièces de chez Festa ou Schaldjian, les grands tailleurs du Caire de l'époque, le sarcasme au cran d'arrêt au bord des lèvres, la main tendue, vite retirée, parce que trop s'approcher parfois éloigne. L'ascendant qu'il exerçait venait de la distance qu'il savait aménager entre lui et ce qu'il appelait le chaos et ses cohues. C'était un homme difficile à approcher. L'except-

tion dont j'ai bénéficié remonte à un complot de boules puantes contre un conférencier italien qui venait nous parler de Mussolini. Un calembour en arabe, des bourrades partagées, et nos distances seront nos liens. Virtuose de l'esquive, évitant de justesse les interrogatoires d'identité, il était, une fois les frontières franchies, d'une fidélité pharaonique. Il ne fut pas mon premier ami, mais le plus sûr dès 1933, bien avant que son œuvre, chue d'on ne sait quel astre obscur, soit saluée par André Breton.

Révolutionnaire sans révolution, doublement chrétien par son père copte et sa mère latine mais incroyant, pro-juif en pays musulman, surréaliste loin des délires verbaux, trotskiste pensant contre lui-même, refusnik total, lecteur d'Adorno, philosophe de la négativité et maître à penser d'une jeune gauche égyptienne qui se retournera contre lui jusqu'à l'exiler, voici revenu un peu contre son gré un des princes orientaux de la littérature française, méconnu et célébré, bonheur d'une société secrète de lecteurs sans qui les choses, d'une rive à l'autre de la Méditerranée, n'auraient pas été ce qu'elles furent. Et qui reste à découvrir.

Cosmopolite, il le fut avant sa naissance. Il était né au Caire en novembre 1914 au-dessus d'un bric-à-brac de rôtisseurs, de cardeurs de plein vent et de mendiants, à Qobeissi entre les quartiers de Ghamrah et du Daher, à dominante chrétienne et juive. C'était loin encore des soulèvements arabes contre les insupportables bienfaits de l'Occident, le temps du colonialisme triomphant, celui de la conquête des cœurs d'un pays sans saisons, sans impôts et sans état civil, trois fois occupé – dans le même temps – par la Turquie, la Grande-Bretagne et la France, avec un parlement, trois religions, treize sectes, sept quotidiens français et trois langues officielles sans compter les silences qui seuls comptent.

Sadek Henein pacha, son père, haut-égyptien aux allures de lord, était l'un des compagnons de Saad Zaghloul pacha (le Clemenceau égyptien), fondateur du Wafd qui regroupait, pour la première dans l'histoire du pays, musulmans et coptes sous un même drapeau dans la lutte pour l'indépendance. Sa mère, née Marie Zanelli, Italienne antifasciste, avait quitté un premier mari égyptien dont elle avait eu une fille, Nadège. Georges naîtra le visage abîmé avant le premier cri. Maladresse de sage-femme. Cela s'arrangera avec le temps, espérait-on. Rien n'y fera. La vie l'avait bien arrangé, elle aura des comptes à lui rendre. C'était une belle disgrâce comme celles d'Ésope, de Lichtenberg et de Leopardi. De Breton aussi, à qui il ressemblait, à y bien regarder, par les lèvres et un léger prognathisme à fleur de mâchoire. Un masque à quoi, selon Benjamin Péret, on devait ici et là de beaux talents. La littérature dissimulera les disgrâces. Elles ne se feront pas oublier.

.../...

de billets et chroniques. Dans le même temps, il publie des nouvelles, en équilibre instable et saisissant entre le récit cruel et le poème en prose, à l'effet d'étrangeté frappant : *Un temps de petite fille*, puis *Le Seuil interdit*. Après avoir été administrateur des Eaux du Caire, le chroniqueur politique et subversif est directeur d'une usine de cigarettes...

Journaliste au *Progrès égyptien* puis à *La Bourse égyptienne*, Henein commente et interroge avec lucidité et vigueur l'actualité politique et littéraire française et internationale jusqu'en 1961-1962, où sa présence au Caire est jugée peu compatible avec le régime de Nasser. Il est alors contraint de gagner Athènes, puis Paris, Casablanca, Gibraltar et Rome, où il entame une seconde carrière journalistique et littéraire. On découvre, en lisant ses textes parus dans *Le Mercure de France*, *Jeune Afrique*, *L'Express* ou *Le Magazine littéraire*, un écrivain critique de premier plan, d'une indépendance idéologique, stylistique et éthique absolue, qui fait lire André Breton et Henri Michaux aux tiers-mondistes et revendique l'héritage surréaliste dans la lecture des événements de 1968...

Georges Henein meurt le 18 juillet 1973 à Paris. Sa femme, Iqbal el Alaily, contribue avec quelques amis et admirateurs à rassembler et publier des textes dispersés ou inédits pour mieux faire connaître ce contemporain singulier, irréductible au surréalisme comme à la francophonie égyptienne, cosmopolite de la pensée comme de la plume, auquel aura seulement manqué, selon le titre de son plus important recueil de poèmes, *La Force de saluer*...

Égyptien d'expression française, Georges Henein (1914-1973) apparaît aujourd'hui comme une grande voix oubliée de la littérature du xx^e siècle, jaillie sur l'autre rive de la Méditerranée. Né au Caire dans un milieu francophone, Henein a joué un rôle décisif dans la formation d'une avant-garde littéraire et artistique égyptienne avant de s'exiler à Paris dans les années soixante. Poète avant tout, il publie aussi des nouvelles à mi-chemin entre le récit cruel et le poème en prose, à l'effet d'étrangeté frappant. Dans la presse égyptienne puis à *L'Express* et à *Jeune Afrique*, il a toujours considéré son principal métier, le journalisme, comme un art littéraire.

Influencée par le surréalisme, mais singulière et secrète, l'œuvre de Georges Henein fut saluée par André Breton, Henri Michaux et Yves Bonnefoy. Après une éclipse de plus de quarante ans, la plupart de ses textes étant devenus introuvables, ce volume rassemble pour la première fois l'intégralité de ses poèmes et de ses écrits en prose, ainsi que la meilleure part de ses essais et articles.

DENOËL

www.denoel.fr

B25269.0  01.06
ISBN 2.207.25269.8
50 €



Extrait de la publication